



**EDWARD
BUNKER**

**LA BÊTE
CONTRE
LES MURS**

RIVAGES/NOIR

Fils de bonne famille, le jeune Ron se retrouve incarcéré à la prison de San Quentin pour trafic de stupéfiants. Dans la cour de promenade, il se fait vite remarquer par des centaines de paires d'yeux, avides de sa jeunesse et de sa beauté. Mais Earl, un quadragénaire aguerri, le prend sous sa protection. Earl est un membre influent de la Fraternité, une confrérie de prisonniers protégeant les taulards blancs contre les autres. Il va apprendre à Ron la survie à San Quentin, cette jungle où la violence s'exerce sans limites...

Voici le deuxième volume de la célèbre « Trilogie de la Bête » dans laquelle Edward Bunker se fonde sur sa propre expérience pour broser un tableau remarquable de justesse de la vie derrière les barreaux.

les iconiques

de François Guérif

« N'ayant jamais publié un livre que je n'aimais pas, je dirais, d'une certaine façon, que tous les Rivages/noir sont iconiques. Cela dit, j'aimerais attirer l'attention sur certains titres parce qu'ils révèlent un auteur, différent quelque peu du reste de l'œuvre de cet auteur, sont quasiment inclassables ou frappent au cœur par leur ressenti. Ce sont les "Iconiques" que vous allez découvrir. »

Du même auteur
aux éditions Rivages

Aucune bête aussi féroce

La Bête au ventre

Les Hommes de proie

L'Éducation d'un malfrat

Stark

Évasion du couloir de la mort

Edward Bunker

La bête contre les murs

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Freddy Michalski

*Collection fondée
par François Guérif*

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Titre original : *Animal Factory*

Couverture : © Edward Furlong dans *Animals Factory*, 2000.

© Edward Bunker, 1977

© Éditions Rivages, Paris, 1992

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 1994
pour la traduction française

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2016, 2024,
pour la présente édition

ISBN : 978-2-7436-6213-4

AVANT-PROPOS

Eddie Bunker est venu me chercher à mon hôtel à Los Angeles. Je connaissais sa tête pour l'avoir vue dans *Le Gang des frères James* de Walter Hill. Et soudain, je suis là, dans sa décapotable, à côté de lui qui ne dit rien, à rouler dans les collines de Hollywood. Direction le célèbre restaurant Musso et Frank, dont Eddie adore les œufs Benedict. Là, il finit par me parler. Je lui dis que James Ellroy va écrire une préface à *Aucune bête aussi féroce*. Il dit : « Parfait. » Et ajoute : « J'ai un autre ami prêt à faire une préface : William Styron. » Je pense alors qu'il est mytho. Quelques mois plus tard, alors que le livre est en fabrication, j'ai la chance de pouvoir alpaguer William Styron au festival du cinéma américain de Deauville. Il me confirme son accord. Et quinze jours plus tard, j'avais son texte.

François GUÉRIF

Edward Bunker est né le 31 décembre 1933 et mort le 19 juillet 2005. Enfant abandonné, il passe sa jeunesse dans des maisons de redressement pour mineurs. Il est incarcéré à 17 ans à San Quentin, ce qui en fait le plus jeune détenu de cette prison particulièrement dure. Sa vocation d'écrivain naît à la suite de conversations avec Caryl Chessman ; elle se concrétisera grâce à Louise Fazenda, l'épouse du producteur hollywoodien Hal Wallis. Après quelques manuscrits refusés, Bunker connaît le succès avec *Aucune bête aussi féroce*, premier volume de la « Trilogie de la Bête », qui lui vaut les éloges de William Styron et de James Ellroy. Il a également fait de nombreuses apparitions à l'écran, entre autres dans des films de Walter Hill, Andreï Konchalovsky, Quentin Tarantino et Steve Buscemi.

À mes frères, dedans comme dehors.
Ils se reconnaîtront.

1

Le jour qui se levait vint repousser d'un mince filet jaune la ligne d'horizon courant bas sur la ville lorsque le troupeau de prisonniers, presque cinq cents au total, franchit sous bonne garde les portes d'accès à la prison pour être dirigé vers le parc de stationnement. Les y attendait une flotte d'autocars aux fenêtres barrées, des autocars pie dont le poste de chauffeur se trouvait séparé des sièges passagers par un solide grillage. L'air était lourd des émanations âcres des moteurs diesel et de la puanteur de choux en train de pourrir. Les prisonniers dépenaillés, pour la plupart des Noirs ou des Chicanos, s'alignaient en colonnes par deux, enchaînés six par six, regroupés devant leurs autocars respectifs ; on aurait dit un grouillement de mille-pattes humains. Les adjoints du shérif, en uniforme impeccable aux plis rasoir, étaient omniprésents. À chaque autocar se trouvaient affectés trois adjoints, tandis que le reste de la troupe se tenait en retrait, le gros Magnum Python 357 pendu à bout de bras. Quelques-uns dans le nombre bichonnaient avec tendresse des fusils de chasse à canon court.

Malgré l'odeur nauséabonde, nombreux étaient les prisonniers qui respiraient à pleins poumons car l'air frais ne pénétrait pas jusqu'à la geôle dépourvue de

fenêtres ; ils avaient déjà passé trois heures en salle de détention provisoire, petite pièce de cinq mètres de long où s'entassaient jusqu'à cinquante personnes à la fois. Derrière eux, les prisonniers de confiance étaient déjà occupés à balayer, préparant les cages en prévision de la seconde fournée de la journée à se présenter devant le tribunal.

Ronald Decker était jeune, et paraissait plus jeune encore qu'il ne l'était en réalité. Ses vêtements contrastaient avec les tenues dépenaillées que portait la majorité des prisonniers. Il était habillé d'un complet en velours de bonne tenue qui avait résisté à trois jours de visites au tribunal : réveil brutal à 3 h 30 du matin, debout à attendre dans les cages de la prison, enchaîné pendant le trajet en autocar, entassé dans la salle de détention jouxtant le tribunal à se morfondre inutilement, pour s'entendre offrir un report de vingt-quatre heures, avant le retour en cellule le soir. Lorsque les grilles d'acier se verrouillaient avec fracas, les haut-parleurs se mettaient à beugler, et il était impossible de dormir avant minuit. Ce sera fini aujourd'hui, songea-t-il. Son avocat avait essayé de lui épargner l'incarcération, mais un flagrant délit avec, à la clé, deux cents kilos de marijuana dans un garage et quarante onces de cocaïne sur une table de cuisine faisait tout bêtement une prise beaucoup trop conséquente. Peu importait dès lors qu'il soit parvenu, sinon lui, du moins l'enveloppe d'honoraires bien dodue allongée au psychiatre, à convaincre ce dernier de déclarer dans son rapport qu'il était cocaïnomane et qu'un traitement lui serait bénéfique. Peu importait que sa famille « très comme il faut » ait réussi à convaincre le responsable des mises à l'épreuve qu'un programme de réhabilitation

se révélait préférable pour le remettre dans le droit chemin. Le procureur, malgré la légion de subordonnés qu'il avait sous ses ordres, ne connaissait pas un dossier sur cent ; il avait néanmoins personnellement adressé au juge une lettre par laquelle il demandait l'incarcération. Ron eut un faible sourire en se remémorant le sobriquet que le procureur adjoint lui avait attribué la veille : le « petit prodige » des trafiquants de drogue. À l'âge de vingt-cinq ans, on pouvait difficilement le prendre pour un petit garçon.

Les prisonniers grimèrent dans le bus ; un adjoint guida d'une main brutale les poivrots éméchés jusqu'à leur siège pour éviter à leurs chaînes de s'emmêler lorsqu'ils pivotaient avant de s'asseoir. Un Chicano plus jeune encore que Ron, les poignets menottés, se trouva placé à côté de lui. Ron avait déjà remarqué ses bâillements et ses reniflements, signes évidents de l'état de manque, et il espérait que le jeunot n'allait pas vomir la bile verdâtre que les camés recrachaient lorsqu'ils avaient l'estomac vide. Le Chicano portait un pantalon de toile kaki et une chemise Pendleton, l'uniforme du barrio de Los Angeles Est.

Ron et le Chicano eurent droit à un siège, mais le bus ne comportait que trente-deux places assises pour soixante et un passagers. Le couloir était plein.

– Okay, connards, s'exclama un adjoint. Reculez jusqu'au fond.

– Mec, mais ch'suis pas une putain de sardine, moi, s'écria un Noir.

Mais les hommes se retrouvèrent entassés malgré tout. À une occasion, Ron avait vu plusieurs prisonniers refuser d'avancer. Les adjoints avaient débarqué, matraques et gaz paralysants à la main, et la rébellion

avait été de courte durée. Puis le conducteur s'était engagé sur la voie express à vive allure avant d'écraser les freins en obligeant les hommes debout à aller s'aplatir les uns contre les autres. Finalement, à ce qu'il avait entendu dire, les rebelles avaient été inculpés d'agression contre un agent de la force publique, crime pour lequel ils encouraient jusqu'à dix ans de prison.

Il était 6 h 20 lorsque le bus démarra dans un chuintement d'air comprimé. D'autres bus s'apprêtaient à ce même moment à prendre la route, avec pour destination des dizaines de salles de tribunal différentes disséminées dans toutes les régions du vaste comté : Santa Monica, Lancaster, Torrance, Long Beach et des localités plus obscures répondant aux noms de Citrus, Temple City et South Gate. Pas un seul de ces tribunaux ne se trouverait à pied d'œuvre avant 10 heures, mais les hommes du shérif commençaient tôt. Restaient encore les autres prisonniers, cinq cents au total, qui devaient passer les dernières formalités avant d'être présentés au tribunal de Los Angeles centre-ville.

Une certaine atmosphère d'insouciance régnait à bord du bus. C'était quelque chose d'emprunter la voie express au début de l'heure de pointe. Quelques-uns parmi les passagers enchaînés, des ivrognes pour l'essentiel, se montraient indifférents au spectacle, tandis que le reste de la troupe dévorait du regard tout ce qui défilait sous ses yeux. Parmi les hommes installés près des fenêtres, certains se levèrent lorsque vint filer près du bus une voiture conduite par une femme ; ils essayèrent de saisir sous le meilleur angle les cuisses nues collées au siège du véhicule en contrebas.

Ron était trop fatigué. Ses yeux le piquaient et une sensation de vide lui brûlait l'estomac. Déjà mince,

il avait perdu près de dix kilos après quatre mois de régime pénitentiaire. La tête appuyée contre le dossier, il se laissa glisser sur son siège aussi loin que le lui permettaient les chaînes et l'espace étriqué qui le séparait du fauteuil devant lui. Au milieu du brouhaha, une conversation à plusieurs voix, qu'il reconnut aisément comme appartenant à des Noirs, attira son attention. Ils ne se trouvaient pas loin et parlaient fort.

– Écoute, frère, y a intérêt que je suis certain de connaître Cool Breeze, nom de Dieu. Breeze, mais meerde, c'est un pet foireux de négro ! C'négro, y dit qu'c'est un maquereau... Et pis il est tout just'bon à faire de l'ombre à une pétasse. Y se trouve une bonne travailleuse, une pute qui en veut, et y la colle dans une maison de repos. Moi, ch'suis barbeau et ch'suis joueur. Et je sais comment y faut faire pour qu'une radasse, elle m'ramène du *blééé*...

Ron eut un petit sourire involontaire, plein d'envie devant un homme capable de rire et de mentir avec un tel aplomb en de telles circonstances ; mais les Noirs avaient eu des siècles de pratique pour cultiver cet art. Il était difficile de ne pas se sentir gêné lorsqu'ils s'interpellaient les uns les autres à coups de « négro » tonitruants, comme s'ils se haïssaient. Et les récits de barbeau étaient un cliché en prison ; pas un Noir qui se ne prétende mac, mac ou alors révolutionnaire. Non, songea-t-il, il était injuste et exagéré de dire « pas un ». C'était là un stéréotype, et, ce faisant, il se montrait injuste et, qui plus est, envers lui-même. Pourtant, les Noirs qu'il avait découverts en prison étaient incontestablement différents de ceux avec lesquels il avait fait affaire, musiciens, criminels au petit pied et mectons au parfum qui se laissaient vivre.

C'était un fait qu'il avait cru tout ce qui se racontait autour de lui à son arrivée en prison. Il mentait rarement quant à ses propres exploits et, parce qu'il s'était fait un beau paquet de pognon, il s'était attendu à en trouver d'autres comme lui, dans la même situation. Il n'avait rencontré que des incapables et des menteurs. Et maintenant, il allait en prison. La chute était dure, et il y avait loin depuis un bel immeuble de Hollywood Ouest et une Porsche Carrera.

La salle de détention du tribunal était deux fois plus vaste que la cage de la prison. Des bancs de ciment s'alignaient contre les murs en béton, défigurés par des graffitis gravés dans la peinture.

– Okay, connards, hurla un adjoint, tandis que la colonne de prisonniers venait remplir la pièce au sortir du tunnel d'accès. Demi-tour, qu'on puisse vous enlever vos ferrailles.

Ron fut l'un des premiers à voir ses chaînes enlevées et il se dépêcha de trouver un bout de banc en coin, sachant que la moitié de la troupe allait devoir rester debout ou s'asseoir à même le sol. Après le départ des adjoints, une fois la porte verrouillée, la pièce se remplit rapidement de fumée de cigarettes. La colonne de ventilation du plafond était insuffisante, même si la plupart des prisonniers devaient se contenter de têter des mégots. Quelques détenus offrirent des cigarettes, et une douzaine de mains se tendirent. Un homme d'une cinquantaine d'années, le visage rouge, vêtu d'une chemise écossaise, des brodequins de travail aux pieds, passa des cigarettes à la cantonade, largesse

dont il usa comme prétexte pour se décharger du récit de ses infortunes.

– J’ai eu soixante jours de suspension pour conduite en état d’ivresse et ils m’ont chopé à nouveau. Qu’est-ce qui va arriver ?

– Suspendu ?

– Ouais.

– Alors y va devoir te refiler au moins soixante jours.

– Tu es sûr ?

– Pratiquement.

– Oh ! Seigneur ! dit l’homme, et ses yeux se gonflèrent de larmes qu’il essaya de chasser en reniflant.

– Visez-moi ce *puto*, ricana le Chicano drogué. Moi, c’est la taule qu’on m’a suspendue, de cinq ans à perpète, et avec un autre cambriolage à la clé... J’essaie pas de pleurnicher.

Ron grommela, ne dit rien. Il savait que soixante jours pour un délit mineur pouvaient se révéler pour certains un bien plus grand traumatisme qu’une peine de prison pour d’autres. Mais il se sentait incapable de la moindre sympathie pour cet étalage indigne d’un homme digne de ce nom. Les larmes qu’on retenait, il les comprenait. C’est ce qu’il éprouvait lui-même. Mais ce qu’il éprouvait et ce qu’il montrait étaient deux choses différentes. L’homme n’avait aucune fierté.

– Garde tes conneries pour le juge, femmelette, dit une voix. On ne peut rien pour toi.

La répartie déclencha quelques gloussements, et l’homme se frotta les yeux des jointures des mains en essayant de reprendre une attitude digne.

Commença la longue attente. Ron soupira, ferma les yeux et émit le vœu que le juge puisse rendre

sa sentence par simple courrier. Quelle différence sa présence ferait-elle ? L'issue serait la même dans un cas comme dans l'autre.

Après 8 heures, débutèrent les visites des avocats : ils faisaient appeler leurs clients jusqu'à la grille pour s'entretenir avec eux à voix basse. Lorsque l'avocat commis d'office arriva, avec son bloc-notes de papier jaune, une foule s'amassa autour de la grille. Ron songea à une troupe de chats dans une publicité télévisée.

– Putains d'avocats, tous ces mecs commis d'office, marmonna le Chicano. De vrais camions poubelles juste bons à te larguer aux oubliettes. Tout ce qu'ils savent dire, c'est « inutile de lire l'acte d'accusation » et « nous reconnaissons les faits ». Tout ce qu'ils t'offrent, c'est le droit à la prison... Tous des fiottes qui veulent que tu plaides coupable.

Il rejoignit néanmoins le reste du groupe près de la grille. Il exagère, songea Ron, mais pas totalement. Après quatre mois d'emprisonnement, j'en sais plus sur la justice qu'après deux années d'université. Ce n'est pas vraiment la justice qui les intéresse. Il pensait à la fois aux avocats et aux juges. De voir à quel point toutes ses illusions s'étaient envolées montrait bien combien il avait été naïf au départ.

– Okay, les poivrots, les loubards et autres conards, dit un adjoint à 10 heures. Quand j'appellerai votre nom, répondez par vos trois derniers chiffres de matricule et levez-vous avant de vous amener jusqu'ici.

Ron ne lui prêta aucune attention. Il ne s'agissait que des prévenus pour le tribunal municipal, réservé uniquement aux délits mineurs. Son passage devant le juge était prévu pour l'après-midi. Il avait toujours

les yeux fermés lorsqu'une grosse clé vint cogner les barreaux.

– Decker, debout, devant la grille.

Ron émergea d'un bond de son assoupissement et aperçut son avocat, Jacob Horvath, derrière l'épaule de l'huissier. Horvath était grand, le cheveu long qui commençait à se raréfier, la moustache grise en guidon de vélo, et il était vêtu d'un costume cintré. Ses mains étaient douces et molles. Il avait appris son métier en occupant la fonction de procureur fédéral adjoint et gagnait aujourd'hui douze fois son salaire de l'époque en défendant les trafiquants de drogue contre lesquels il requérait jadis. La législation des stupéfiants et les arrestations en flagrant délit étaient sa spécialité. Il était très doué, et ses honoraires étaient proportionnels à ses compétences.

– Comment les choses se passent-elles ? demanda-t-il.

– Dites-moi, dit Ron. Vous avez parlé au juge ?

– Ça s'annonce mal. L'adjoint du procureur chargé du procès serait partant pour le centre de réhabilitation, mais les grosses têtes du centre-ville ont l'affaire dans le collimateur. Le juge... – Horvath haussa les épaules et secoua la tête. Et devinez qui est dans la salle d'audience ?

– Akron et Meeks.

– Exact. *Ainsi* que le capitaine du service des Stups. Ils ont pris ça sur leur temps libre. Ils ne sont pas payés pour leur temps de présence.

Ron haussa les épaules. Leur présence ne changerait rien à rien, et il y avait des semaines déjà qu'il avait accepté l'inévitable.

– J'ai parlé à votre mère ce matin.

– Elle est ici ?

– Non, à Miami, mais elle avait laissé un message demandant que je la rappelle, ce que j’ai fait. Elle veut savoir comment se présente l’affaire et m’a dit de vous demander de l’appeler en PCV ce soir.

– Rien que ça. Elle croit que je loge au Wilshire de Beverly.

– J’obtiendrai une autorisation du tribunal.

– Assurez-vous qu’elle soit signée et qu’elle parte par le bus de retour. Sinon les porcs de la prison ne me laisseront pas approcher d’un téléphone.

– Okay... De toute façon, le juge ne désire pas vous enterrer, mais il subit des pressions. Je pense qu’il va vous envoyer en prison, mais qu’il laissera la juridiction sous l’article 11-68. Gardez le nez propre et il pourra vous sortir de là dans deux ans, quand les choses se seront calmées.

– Deux années, hein ?

Horvath haussa les épaules.

– Vous n’aurez pas le droit de prétendre à une conditionnelle avant six ans. Deux ans, c’est plutôt gentil.

– Je crois que vous avez raison. Ce n’est pas la chambre à gaz. Vous avez fait ce que vous pouviez.

– Vous revendiez de la drogue comme si vous aviez un permis officiel.

– Et je ne vois rien de mal à ça. Vraiment aucun mal. Je fournis à la demande.

– N’allez pas dire ça au juge, ni à quiconque de la prison.

Un prisonnier revint, menottes aux poignets, escorté par un adjoint. Horvath et Ron se reculèrent de la porte pour le laisser entrer. Lorsque Horvath vint se

replacer près de la grille, il jeta un coup d'œil à sa Rolex en or.

– Faut que j'y aille. J'ai une audience préliminaire au premier, elle est prévue pour 11 heures. Il faut que je voie mon client quelques minutes avant qu'elle commence.

– Est-ce que Pamela est là ? demanda rapidement Ron.

– Je ne l'ai pas vue.

– Merde !

– Vous savez qu'elle a des ennuis.

– Elle est de nouveau accro ?

Horvath eut une grimace qui confirma le fait sans qu'il réponde à la question. Ron aurait voulu que Horvath demande au juge une autorisation pour qu'il puisse épouser Pamela, mais cette dernière information l'arrêta dans son élan et fit naître au creux de son estomac la morsure d'un grand vide. Après un salut de la tête, il s'en retourna vers son banc, plein de rancœur à l'égard de Horvath, le porteur de mauvaises nouvelles, en songeant qu'il lui avait versé dix-huit mille dollars pour se retrouver en prison, et il avait toujours à l'esprit le souvenir des promesses que Horvath lui avait faites pour obtenir l'argent. Depuis, Ron avait appris que les avocats n'étaient que des marchands d'espoir. Tout ce qu'ils vendaient habituellement n'était que du vent. Il fallait rendre à Horvath cette justice qu'il avait bataillé dur pour obtenir que le mandat de perquisition, ainsi que tous les stupéfiants saisis grâce audit mandat soient abandonnés comme pièces à conviction – mais le mandat était en bonne et due forme, il se fondait sur une déclaration écrite sous la foi du serment, rédigée dans les règles, ce qui ne correspondait

en rien à ce que Horvath avait déclaré lorsqu'il avait demandé à Ron un acompte de quinze mille dollars pour défendre sa cause.

Juste avant le déjeuner, la dernière paire de prisonniers du tribunal du matin fit son entrée, deux nouveaux visages qui avaient probablement passé la nuit dans quelque annexe de poste de police, des jeunots maigres et décharnés, aux cheveux qui leur tombaient sur les épaules, un duvet de barbe sur le visage, et vêtus de blue-jeans crasseux. Ils ressemblaient à des hippies urbains, mais leurs voix trahissaient les garçons de ferme droit sortis de Géorgie. Ron ne les aurait pas remarqués s'ils ne lui avaient pas demandé de leur lire la plainte déposée contre eux. Celle-ci disait qu'ils étaient inculpés d'une violation de la section 503 du code des véhicules, à savoir de vol de voiture. Ils ne savaient pas lire, sans la moindre idée de la peine qu'ils encouraient, et pourtant ils ne paraissaient pas le moins du monde désespérés par leur fâcheuse posture. Ils s'intéressaient bien plus à l'heure à laquelle ils allaient pouvoir déjeuner.

À midi, un adjoint déposa un carton à l'extérieur de la grille, avant de demander aux connards de s'aligner un par un. Quelques-uns des prisonniers se précipitèrent en masse en se bousculant. Ron resta en arrière.

– Alignez-vous, connards, sinon j'expédie le paquet à Long Beach, s'écria l'adjoint.

Les égouts se déversaient justement à Long Beach.

– C'est tout ce que ça mérite, lança une voix.

– Alors, file-moi ta part, dit une autre.

– Laissez tomber, hurla l'adjoint.

Le calme revint et on fit passer les sacs à travers les grilles : ils contenaient chacun deux tartines de

pain garnies de salami et une orange. C'était la seule nourriture qui leur serait servie jusqu'au matin, sauf s'ils retournaient à la prison de bonne heure, éventualité peu probable pour ceux qui passaient au tribunal l'après-midi. À son premier voyage, Ron avait inspecté le contenu du sac et distribué sa nourriture. Aujourd'hui, il engloutit le tout avec le même allant que les ivrognes sous-alimentés, empocha l'orange et laissa tomber l'emballage au sol. Des détritux jonchaient toute la surface de la cellule, mêlés aux odeurs de sueur, de lysol et de pisse.

Parce que Ron se trouvait être le seul prisonnier à se présenter devant ce tribunal particulier, l'adjoint lui menotta les mains derrière le dos. Ils empruntèrent un tunnel de béton et arrivèrent à la salle d'audience par une porte latérale. L'adjoint lui ôta les menottes avant qu'ils fassent leur entrée. Le tribunal ne siégeait pas encore et la salle était vide à l'exception des émissaires de la police installés au fond de la section réservée au public. L'un d'eux lui sourit et lui fit signe de la main. Ron ignora son geste, non par animosité particulière, mais parce qu'une réaction de sa part aurait paru inconvenante. Le jeune représentant du ministère public classait des dossiers à sa table, tandis que le greffier et le sténographe se déplaçaient à pas feutrés. Un énorme sceau de l'État encadré des bannières de la Californie et des États-Unis était placé sur le mur derrière la barre. Ron fut frappé par le contraste qui régnait entre les coulisses de la justice, avec leurs cages à barreaux d'arrière-cour, et la solennité très

digne de la salle du tribunal. Le public voyait l'édifice, pas les communs.

– Installez-vous sur les bancs du jury, monsieur Decker, dit l'adjoind.

Ron s'exécuta et sourit, en songeant qu'il était passé du statut de « connard » à celui de « monsieur » par le simple fait de franchir une porte. Dans quelques minutes, il redeviendrait « connard ».

Horvath fit son entrée à petits pas pressés. Son minutage était parfait : il venait à peine de déposer sa mallette sur la table réservée à la défense que les deux employés de service bondissaient à leur poste, le greffier derrière sa machine, et l'huissier à côté de l'entrée de la salle du tribunal.

– La session de la cour supérieure de l'État de Californie section B est maintenant ouverte sous la présidence de l'honorable Arlen Standish. Veuillez vous lever.

Tandis que se dressaient les rares présents, le juge franchit la porte et monta sur son trône. Dans sa robe noire, il respirait l'énergie et l'efficacité. C'était un gros homme rubicond qui irradiait la vigueur. Hormis quelques touffes de cheveux blancs au-dessus des oreilles, il était totalement chauve, mais la peau du crâne était hâlée et marquée de taches de rousseur.

Tout le monde se rassit tandis que le juge rassemblait quelques papiers avant de lever les yeux, d'abord sur Ron puis sur les policiers présents sans changer d'expression. Il eut un signe de tête à l'adresse de l'huissier.

– Le peuple contre Decker, demande de sursis avec mise à l'épreuve et jugement.

– Le ministère public est prêt, Votre Honneur, dit le représentant du procureur.

– La défense est prête, Votre Honneur, dit Horvath. Il regarda Ron et lui adressa un clin d’œil sans signification particulière.

Le juge déplaça quelques papiers invisibles et mit ses lunettes un bref instant pour lire quelque chose avant de les ôter et regarder la salle du haut de son piédestal. Tout le monde attendait paisiblement son bon vouloir.

– Avez-vous des remarques à faire, M. Horvath ?

– Oui, Votre Honneur, bien qu’elles se trouvent déjà en substance dans le dossier à votre disposition, à savoir le rapport préparatoire et l’évaluation du Dr – Horvath jeta un coup d’œil à ses notes – Muller.

– J’ai consulté les rapports en question... Mais continuez, je vous prie.

– Ce jeune homme est un exemple classique de la tragédie que connaît notre époque. Il vient d’une bonne famille, il a suivi les cours de l’université, et on ne lui connaît aucun antécédent criminel jusqu’à il y a deux ans de cela, lorsqu’il a été arrêté en possession d’une demi-livre de marijuana. Le rapport du psychiatre comme celui du responsable des mises à l’épreuve signalent qu’il a commencé à fumer la marijuana à l’université avant de s’en procurer à d’autres fins que son seul usage personnel, dans l’unique but de rendre service à des amis. Dans la culture étudiante, il n’y a là rien de criminel. Mais une chose entraînant une autre, quelqu’un a demandé de la cocaïne. Mon client a pu s’en procurer à l’endroit où il se fournissait en marijuana. En d’autres termes, il s’est laissé entraîner à commettre un acte sans même avoir conscience de

ce qu'il faisait. Il consommait également de la cocaïne à doses conséquentes, ce qui obscurcissait son jugement, et bien qu'il n'existât pas à proprement parler de dépendance physique à la cocaïne, la dépendance psychologique, elle, peut bel et bien se manifester.

« Selon le Dr Muller, M. Decker n'est ni violent ni dangereux. Bien au contraire. Les tests psychologiques établissent que c'est quelqu'un d'intelligent, à la personnalité équilibrée, pour autant qu'il soit mis un terme à sa dépendance à l'égard de la drogue...

Horvath continua pendant cinq bonnes minutes, et Ron était fasciné. Il était étrange d'être ainsi à l'écoute tandis qu'on discutait de votre sort. Il fut impressionné par l'argumentation de Horvath demandant l'indulgence pour son client.

Le représentant du ministère public prit ensuite la parole.

– Je souscris à nombre des points soulevés par M^e Horvath. Ce jeune homme est intelligent. Il vient d'une bonne famille. Mais ce point l'excuse d'autant moins que toutes les chances lui étaient offertes. Les faits n'indiquent nullement que son activité n'ait été qu'un simple passe-temps, ce que laisse sous-entendre l'argumentation de son avocat. M. Decker habitait un appartement au loyer mensuel de sept cents dollars et il était propriétaire de deux automobiles, dont une voiture de sport d'une valeur de douze mille dollars. La quantité de drogue en sa possession lors de son arrestation a été estimée à cent cinquante mille dollars. S'il a besoin d'un traitement pour son problème de toxicomanie – et la cocaïne n'induit pas de dépendance – le service des mises à l'épreuve a des programmes adaptés. Ce qui importe pour l'essentiel, c'est

que le crime commis est grave, et si quelqu'un d'aussi fortement impliqué dans l'affaire que l'est M. Decker, quelqu'un qui bénéficiait de tous les avantages, de toutes les chances que notre société est à même d'offrir à ses citoyens, si ce quelqu'un n'allait pas en prison, alors il serait injuste d'y envoyer tous ceux qui n'ont jamais pu bénéficier des mêmes chances.

Lorsque l'accusation en eut terminé, le juge regarda Ron.

– Y a-t-il la moindre déclaration que vous aimeriez faire ?

Puis il se tourna vers l'avocat :

– Existe-t-il un motif légal pour que le jugement ne puisse être rendu ?

– Non, Votre Honneur, dit Horvath. Je m'en remets au tribunal.

– L'accusation s'en remet au tribunal, dit le ministère public.

– En toute franchise, dit le juge après un temps d'arrêt judiciaire, l'affaire est délicate. Ce que dit la défense, ce que disent les deux parties en présence, mérite qu'on s'y attache. Il y a beaucoup de bon en ce jeune homme ; néanmoins, le ministère public est en droit d'exiger une punition sévère, car le crime commis est grave. Je vais donc condamner M. Decker à la prison, pour la durée prescrite par la loi, mais je pense que la sentence prévue par les textes, à savoir de dix ans à perpétuité, est peut-être trop rigoureuse. Une peine d'emprisonnement trop longue pourrait le ruiner à jamais sans servir au mieux les intérêts de la société... Je vais en conséquence suspendre le jugement en vertu des clauses de l'article 11-68, et je demanderai des rapports d'évaluation dans, disons,

deux ans. Si ces rapports se révèlent satisfaisants, je modifierai la sentence en conséquence.

Il regarda directement Ron.

– Comprenez-vous ? Si vous manifestez une volonté visible de vous réhabiliter, je changerai cette sentence dans deux ans. Cette affaire ne relève plus dès lors que du calendrier. Il est de votre responsabilité de nous adresser une motion en temps et en heure.

– Bien, Votre Honneur.

Ron sentit la main de l'adjoint qui lui tirait le coude. Le jugement avait été rendu et il se rendait là où il avait escompté se rendre.

2

Commença pour Ronald Decker l'attente du bus du pénitencier, une attente qui dura six jours. Depuis son arrestation, cinq mois auparavant, il avait dit à tout le monde que c'était là qu'il allait, mais il s'était en partie convaincu au fond de lui-même qu'il réussirait à éviter la prison d'une manière ou d'une autre. La réalité imminente faisait naître en lui angoisse et curiosité. Il posa des questions, il écouta ce qui se racontait. La prison était plus qu'un simple lieu d'enfermement derrière quatre murs ; c'était un univers inconnu aux valeurs totalement déformées, un monde gouverné par un code de violence. Certains récits étaient contradictoires ; le point de vue dépendait des expériences de l'interlocuteur. Un faussaire entre deux âges, qui avait purgé dix-huit mois comme employé dans le bâtiment administratif en vivant en quartier privilégié, ne voyait pas la prison du même œil qu'un Chicano du *barrio* tombé à l'âge de vingt ans, qui avait passé cinq années à arpenter la courée en se débattant entre la ségrégation ambiante et l'usine textile de coton. L'employé disait :

– Sûr que ces bons à rien se lardent de coups de couteau, mais si tu te mêles de tes oignons, personne vient t'embêter, excepté quand il y a une guerre raciale. À ce moment-là, tu restes en cellule.

Le Chicano disait :

– Un *vato* peut se faire tuer vite fait. Tous les jours quelqu'un se fait avoir. Il faut que tu te mettes avec un gang. C'est eux qui dirigent.

L'employé expliqua qu'il y avait quatre gangs puissants, deux mexicains, un blanc, un noir, et qu'ils existaient dans toutes les prisons, même si les rapports de force étaient différents selon les endroits. L'employé ne savait pas grand-chose sur le sujet, et le Chicano ne voulait pas en parler. Pourtant, quelques jours plus tard, le *Los Angeles Times* publia un article sur les cinquante-sept meurtres et les trois cents agressions au couteau qui s'étaient produits dans trois prisons – Soledad, Folsom et San Quentin – l'année précédente. Pratiquement tous les actes de violence avaient été le fait des gangs, lesquels, aux termes de l'article, avaient vu le jour comme garanties de protection lorsque avaient éclaté les premières violences raciales, pour se retrouver aujourd'hui à la tête de véritables rackets lorsqu'ils ne s'entre-tuaient pas. Les deux gangs mexicains étaient en guerre, tout comme les gangs de Blancs et de Noirs.

– Cinquante-sept meurtres ! dit Ron. Mais c'est quoi, l'endroit où on m'expédie ?

– Il se pourrait que tu évites Q et Folsom, dit un vieux taulard au ventre en barrique. Mais il y a des chances pour que tu t'attires des ennuis où que tu ailles. Certains peuvent tomber là et réussir à se fondre dans la foule, mais toi, t'es bon pour les emmerdes, aussi sûr que deux et deux font quatre. Tu vois c'que j'veux dire ?

Ron balança le journal sur la couchette et acquiesça. Il voyait.

– Pour certains des animaux qu’il y a là-bas, au trou depuis huit ou neuf ans, tu auras l’air d’une vraie Gina Lollobrigida. Et même pour ceux qui ne sont pas des animaux, mais simplement des taulards endurcis. Les queutards n’auront qu’une seule idée en tête et les chouquettes voudront te téter jusqu’aux amygdales. Merde ! Donne-leur seulement l’occasion, et tout ce qu’on retrouvera de toi, ça sera une paire de lacets et une boucle de ceinturon.

L’homme éclata de rire tandis que Ron rougissait. La culture des prisons, il le savait, faisait la distinction entre rôles masculin et féminin, mais l’un comme l’autre le révulsaient. Il ne condamnait pas la chose, simplement, elle ne le concernait pas. Il se montrait particulièrement susceptible sur le sujet car, dès l’âge de la puberté, il avait eu à subir les propositions d’homosexuels sans jamais avoir rien fait pour cela.

– Alors comment dois-je me comporter ?

– Commence par ne pas te montrer amical ni accepter qu’on te rende service. La règle du jeu est de te placer en position d’obligé. Ne te rase pas de trop près et habille-toi de haillons. Parle du coin de la bouche et colle des tas d’*enfoiré* dans la moindre phrase... et fais en sorte de rayonner négatif en faisant comprendre que tu es prêt à refroidir le premier salopard qui essaiera de déconner avec toi. Ça les fera réfléchir. *Personne* ne cherche à se faire *tuer*. Et il y a des mecs qui s’en tirent rien qu’avec des meurtres en paroles et rien derrière. Mais toi, tu ne leur ressembles pas. Sûr que tu peux toujours leur coller un coup de schlass, ça les obligerait à te lâcher... tout au moins ceux qui sont pas vraiment allumés. Mais si le mec

a des amis... Et en plus, ça t'obligerait à rester au trou pour le restant de tes jours.

– Merci pour les conseils, dit Ron.

Il songea un instant à demander ce que feraient les autorités s'il demandait leur aide. Il ne serait certainement pas le seul à se trouver dans cette situation, et les dirigeants de la prison avaient leurs responsabilités. Demander aide et protection le dégoûtait, mais se faire sodomiser ou tuer quelqu'un allaient bien au-delà du dégoût. Il serait incapable de se regarder en face et de continuer à vivre après *cela*, et le meurtre, même s'il restait impuni, serait difficile. Il ne réussissait pas à s'imaginer en train d'ôter la vie de quelqu'un. Il finit par ne pas poser la question, sentant intuitivement que tout appel aux autorités était tabou. Peut-être pourrait-il engager des gardes du corps. Il demanda si la chose était faisable.

– C'est bien possible, mais ce qui finirait probablement par arriver, c'est qu'ils te prendraient ton pognon avant de t'en extorquer encore plus et de se retourner contre toi. D'un autre côté, tu pourrais peut-être te trouver quelqu'un. Et merde, j'ai vu que, pour vingt cartouches de cigarettes, on pouvait se payer un coup de schlass... en plein dans le poumon, putain.

Les questions avaient été en partie théoriques, mais, une fois allongé sur sa couchette, Ron réfléchit au prix de vingt cartouches de cigarettes, le prix d'un coup de poignard. C'était suffisamment bon marché, s'il en avait les moyens. Une semaine avant l'arrestation, il disposait de cinquante-trois mille dollars en liquide, vingt-cinq mille dollars ou peut-être plus en antiquités précolombiennes sorties de ruines mexicaines (antiquités volées et passées en contrebande par des mecs de Culiacán,

ceux-là mêmes qui lui revendaient ses stupéfiants), une Porsche, une Camaro et une part en copropriété d'un parc de stationnement du centre-ville. Il avait perdu trente plaques lors de la saisie de ses stupéfiants. La police avait aussi saisi douze plaques et en avait remis huit au service des impôts, lequel prétendait qu'il en devait toujours soixante. Des policiers avaient empêché les quatre mille dollars manquants. Cinq mille dollars avaient quitté son compte bancaire pour régler le prêteur sur caution afin de faire libérer Pamela. Mais avant même qu'elle soit remise en liberté, un chacal de leurs relations avait pénétré par effraction dans l'appartement, volé les statuettes précolombiennes, la stéréo, la télévision couleur et tous ses vêtements. La Porsche avait été vendue pour payer Horvath, lequel avait obtenu la vente forcée du parc de stationnement pour se garantir le solde du règlement. Pamela avait la Camaro, tout ce qui restait aujourd'hui de l'empire qu'il avait possédé. Un empire qui s'était trouvé dépouillé comme un arbre de ses feuilles à l'occasion d'un coup de vent d'automne un peu fort.

Il est bien possible, après tout, que je ne puisse plus me payer mes vingt cartouches, songea-t-il, avec un grommèlement de dégoût.

Ron savait que ce serait la dernière visite. Le lendemain ou le jour suivant, il se trouverait à bord d'un autocar des services du shérif, direction la prison. Lorsqu'on appela son nom à 10 heures du matin, ils étaient huit dans la cellule prévue pour quatre hommes. Toutes les nuits, la geôle se remplissait d'ivrognes

et d'automobilistes qui n'avaient pas réglé leurs PV. Le sol était toujours jonché de corps, sans même un matelas pour nombre d'entre eux, mais ils étaient trop imbibés de gnôle pour s'en soucier. En fin d'après-midi, on les transférait à la ferme-prison du comté pour faire place à la nouvelle fournée. Tous étaient éveillés, sauf un. Le vieux taulard lisait le journal à la lumière qui filtrait par les barreaux. L'ampoule de la cellule, intégrée au plafond, avait grillé lorsque Ron était arrivé et elle n'avait jamais été remplacée. Trois Noirs entre deux âges et un Indien rondouillard jouaient une partie de tonk¹ sur la couchette à l'aide de petites pièces de monnaie, sous le regard de deux autres gars. Le dormeur gisait au sol, devant le siège des toilettes que Ron devait utiliser. Le poivrot ronflait allègrement et un peu de salive coulait de sa bouche édentée. Dans le vocabulaire des prisons, c'était un « raisin ». Après un bref instant d'hésitation, Ron se rapprocha autant qu'il le put de la cuvette et pissa au-dessus de la tête du dormeur. La plus grande partie de sa miction atterrit dans les toilettes, mais comme elle arrivait à son terme, quelques gouttes d'urine tombèrent, lorsqu'il se secoua, sur le visage du poivrot sans rien interrompre du rythme des ronflements du bonhomme. Ron se rinça les mains et se retourna. La grille allait s'ouvrir d'un instant à l'autre et il lui fallait se tenir prêt. S'il hésitait, la grille se refermerait et il manquerait la visite.

Le vieux taulard avait baissé son journal ; il avait sur le visage l'expression d'un homme qui rit d'une plaisanterie qu'il est seul à comprendre.

1. Jeu de cartes, variante simplifiée du rami, qui a la faveur des Noirs en prison. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

– Qu'est-ce que tu as derrière la tête ? demanda Ron.

– Regarde... t'es déjà piégé.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Un séjour derrière les barreaux, regarde, à quel point ça pourrait sonner. Il y a six mois de ça, t'aurais même pas imaginé faire un truc pareil – il jeta un coup d'œil au poivrot sur le sol –, pisser sur quelqu'un, t'aurais pas pu le faire.

– C'est rien qu'un vieux raisin.

– Ah ! c'est ce que tu penses *aujourd'hui*. Ce n'est pas ce que tu pensais à *l'époque*.

Avant que Ron ait pu faire le moindre commentaire, la porte s'ouvrit en coulissant et l'adjoint au poste de contrôle appela son nom. Il franchit le seuil de la cellule, et continua à avancer le long des grilles du quartier de détention en remplaçant les pans fripés de sa chemise de toile bleue dans la ceinture. Il alla jusqu'à l'entrée du quartier et se fit remettre son laissez-passer pour le parloir.

Le couloir au sol de béton ciré, où les prisonniers avançaient le long des murs côté droit sous la surveillance des adjoints du shérif, était silencieux au point qu'on entendait clairement la musique douce qui sortait des haut-parleurs intégrés aux plafonds. Mais à l'approche du parloir, Ron se sentit balayé par une marée de bruits, une accumulation de voix qui conduisaient deux cents conversations différentes. Un prisonnier de confiance lui prit son laissez-passer, dit « E cinq » et le plaça dans un tube pneumatique. Rangée E, fenêtre cinq, songea Ron en se dirigeant vers l'endroit indiqué. Les visiteurs de la rangée E feraient leur entrée en groupe lorsque les fenêtres des prisonniers seraient

toutes occupées. Tous les téléphones s'enclencheraient simultanément et se couperaient automatiquement au bout de vingt minutes. Ron s'assit sur le tabouret et fixa son regard au-delà du Plexiglas sale, à quelques centimètres seulement de la liberté, en se demandant quelle variété d'acide serait tout bonnement capable de faire fondre la barrière pour le laisser partir. L'idée était purement théorique. Les actes désespérés n'étaient pas son style. Il inspecta ensuite les visiteurs installés aux fenêtres qui lui faisaient face. C'était pour la plupart des femmes venues là rendre visite à des fils, des amants, des maris, chargées du lourd fardeau que l'histoire avait posé sur leurs épaules de femmes. La seule et unique impression qui ressortait du lot était la pauvreté. Les prisonniers appartenaient aux classes déshéritées. Jusqu'au droit sacro-saint à la libération sous caution, qui favorisait les gens aisés. Comme toujours, il chercha du regard les jolies femmes. Leur simple vision était maintenant devenue une expérience précieuse. Une jeune fille mexicaine, peut-être encore adolescente, aux longs cheveux brillants qui lui descendaient jusqu'à la taille, une peau de satin, des yeux de biche noirs, rendait visite à un homme aux traits sombres et granitiques d'Indien. Ron suivit des yeux le cul et les cuisses moulés par un jean collant lorsqu'elle bougea sur son siège.

Une nouvelle vague de visiteurs emplît l'espace, dont chaque visage venait croiser le sien un bref instant tandis que les yeux cherchaient le bon prisonnier. Pamela arriva rapidement et se colla sur son siège avec un sourire. Depuis qu'il était parti, elle s'était remise aux jeans et aux T-shirts sans soutien-gorge, le visage encadré de longs cheveux blonds et plats. C'était le